

hérétiques, il s'attaqua aux prélats orthodoxes et mit en accusation Henri Chichley, métropolitain de Cantorbéry, parce qu'il s'était opposé à l'abolition d'un décret du parlement contraire aux prétentions de la cour de Rome, et qu'il avait traité le saint-père d'avare et d'ambitieux.

Ce prélat, redoutant les conséquences qui pouvaient résulter pour lui des censures de l'Église, s'empressa d'écrire à Rome en protestant de la pureté de ses intentions et de la régularité de sa conduite, et s'engageant pour l'avenir à se montrer l'un des plus zélés défenseurs des privilèges du saint-siège. Martin, qui connaissait parfaitement la valeur d'une promesse de prêtre, lui répondit : « C'est par l'efficacité de vos actions et non par vos lettres d'excuses qu'il faut réparer le scandale de votre conduite. Nous avons appris que loin de vous repentir de ce que vous avez fait, vous sollicitez en secret les membres du parlement de maintenir l'arrêt qui attente à nos privilèges, sous prétexte que nous n'en demandons la révocation que dans un but d'avarice, et pour dépouiller le royaume d'Angleterre. Nous sommes trop habile dans l'art de la politique pour ne pas avoir démêlé les motifs qui vous font agir ; nous vous ordonnons donc de proclamer hautement, que nous serions coupable envers Jésus-Christ, si nous ne revendiquions pas les droits qu'il a donnés de sa propre bouche à notre siège, et que les Pères ont reconnus dans tous les temps. Prenez bien garde que nous ne nous apercevions d'une nouvelle perfidie de votre part, car notre vengeance serait terrible. »

Martin osa également reprocher à Wladislas, roi de Po-

logne, d'avoir donné l'évêché de Posnanie au vice-chancelier de son royaume, au mépris de ses ordres ; il fit plus, il déclara le protégé du roi inhabile à posséder aucune charge ou bénéfice ecclésiastique, et nomma à sa place le prévôt de Gnesne, une de ses créatures. Cette affaire aurait eu des suites terribles, si l'un des deux concurrents n'était venu à mourir fort à propos ; le saint-père consentit alors à donner son approbation à la promotion du vice-chancelier, moyennant une somme considérable.

Sa Sainteté s'occupait ensuite des différends qui s'étaient élevés entre Jean I^{er}, roi de Portugal, et quelques prélats de son royaume, au sujet des impôts. Ce prince avait la singulière prétention de vouloir que les charges de l'état fussent également supportées par tous ses sujets, clercs ou laïques, et que les prêtres, pas plus que les autres hommes, ne s'écartassent du respect dû aux lois du pays ; ce qui faisait que ses officiers avaient imposé les riches domaines du clergé, et que ses juges prenaient connaissance des crimes de concussions, d'incestes, de sodomie et de meurtres commis par les prêtres ; enfin, il voulait commander seul dans ses états, et conséquemment il avait défendu aux prélats, sous peine du dernier supplice, de publier des ordres de la cour de Rome sans son autorisation. Martin ne pouvait tolérer de tels abus dans un royaume chrétien ; aussi, lorsqu'il eut appris que ses lettres et ses mandements ne produisaient aucun effet sur Jean I^{er}, il lui envoya des ambassadeurs chargés de lui transmettre l'ordre de se rendre en Italie, pour s'entendre déposer du trône s'il refusait de courber son front devant la majesté de la tiare ; en même temps il fit signifier

à l'archevêque de Braga qu'il eût à convoquer un synode provincial, dans le but d'aviser aux déterminations à prendre pour réprimer l'audace du prince.

Ces mesures ne lui ayant pas mieux réussi que ses épîtres véhémentes, il jeta l'interdit sur le Portugal, et appela sur le royaume toutes les malédictions de Dieu. Cela fait, le saint-père reporta ses regards vers un projet très-important, qu'il désirait mener à bonne fin; c'était d'arriver à l'expulsion de l'antipape Clément VIII. Son légat, Alphonse Borgia, cardinal de Foix, s'était maintenu dans l'Aragon, où il était abreuvé d'outrages; à son tour il prit sa revanche; il sema l'or, prodigua les promesses, ourdit des intrigues, et parvint à ramener une grande partie des villes contre Alphonse d'Aragon; bientôt même les évêques et les nobles se séparèrent du roi, et menacèrent de le proclamer schismatique, s'il persistait dans sa révolte contre le saint-siège.

Effrayé du développement que prenait la conjuration sacerdotale, Alphonse se détermina à la soumission; il invita le cardinal à se rendre à sa cour, et arrêta avec lui les articles d'une convention secrète, portant que le roi travaillerait efficacement à ramener au giron de l'Église l'antipape de Penicola; et que si Clément VIII persistait dans le schisme, il le livrerait au pontife pour en faire ce qu'il lui plairait. De plus, il s'engageait à permettre aux collecteurs romains de recevoir en toute liberté les fruits, les biens et les droits du saint-siège; il s'obligeait également à rétablir les ecclésiastiques d'Aragon dans leurs anciens privilèges, libertés et franchises, et à rendre les prélatures et les prébendes aux évêques et aux prêtres qui en avaient été dépouillés; enfin, il pro-

mettait formellement de cesser la guerre qu'il avait entreprise contre le royaume de Naples.

D'autre part, il fut convenu que le pape donnerait au roi le corps de saint Louis de Gonzague; qu'il lui ferait remise entière des arrérages dus à la chambre apostolique, et que le tribut annuel serait remplacé par l'envoi d'un manteau d'or à chaque période de cinq ans. Il fut arrêté que les provisions des prélatures, des cathédrales et des abbayes vacantes appartiendraient au roi; qu'il pourrait nommer à son choix deux cardinaux; qu'il lui serait accordé un secours de troupes de terre et de mer pour défendre la Sicile contre les infidèles; qu'il lui serait alloué cent cinquante mille florins à titre d'indemnité pour les dépenses qu'il avait faites afin d'arriver à l'extinction du schisme; et qu'il lui serait accordé une absolution générale pour tout ce qu'il avait fait contre le saint-siège pendant la guerre.

Alphonse Borgia partit aussitôt pour Rome, afin de soumettre ces articles à la sanction du pape et d'obtenir la ratification du traité. Il trouva sa Sainteté dans des dispositions d'autant plus pacifiques, que ses affaires prenaient une mauvaise tournure en Italie. Le cardinal Albergati venait de quitter la ville apostolique pour entamer de nouvelles négociations entre les républiques et Philippe-Marie Visconti, qui, pour la deuxième fois, était réduit à la dernière extrémité, ayant perdu ses plus habiles généraux et dépensé tous ses trésors. Non-seulement Martin n'avait pu asservir ni Venise ni Florence, mais son autorité même se trouvait compromise dans plusieurs villes de ses propres domaines, par suite des révolutions dont elles avaient été le théâtre. Aussi, le légat

était-il muni de pleins pouvoirs pour conclure une paix solide, qui permit au pontife de tourner toutes ses forces contre la Romagne et contre la ville de Bologne, où le peuple avait remplacé la bannière papale par l'étendard de la liberté.

Un traité d'alliance fut signé à Ferrare, et dès le lendemain Martin s'empressa de lancer des anathèmes contre les Bolognais : toutefois aucun de ses officiers n'osa se charger de porter la bulle aux insurgés, et il fut obligé d'avoir recours à un pauvre dominicain d'un esprit borné, qui consentit à remplir cette dangereuse mission, dans l'espoir de gagner le martyre. Le moine pénétra en effet dans la place, attacha la bulle à l'extrémité d'une pique et l'éleva au-dessus de sa tête, en criant : « Anathème sur Bologne ! maudits soient ses habitants ! » Il n'avait pas fait dix pas que la multitude s'était déjà jetée sur lui et avait lacéré la bulle du pape ; quant au pauvre fanatique, on le chassa seulement de la cité, quoiqu'il ne cessât de crier qu'il voulait subir le supplice des Machabées. Martin, ne pouvant vaincre l'obstination des Bolognais, rassembla une armée dont il confia le commandement à un de ses généraux nommé Antonio Bentivoglio ; et après plusieurs mois de luttes et de combats, il reprit toutes les places qui s'étaient réunies à la ville rebelle, et Bologne elle-même.

Toutes ces causes déterminèrent le saint-père à donner son approbation aux articles proposés par Alphonse, et il renvoya le cardinal de Foix à Barcelone pour signer définitivement le traité. Dès que celui-ci eut obtenu la ratification du prince, il se rendit sous les murs de Peniscola, pour signifier à Clément VIII qu'il eût à abdiquer son vain titre de pape. « Et le bonhomme Gilles Mugnoz, dit Maimbourg,

» qu'on avait travesti en pontife, fit bien voir qu'il n'avait jamais été attaché à cette dignité, par la joie qu'il manifesta en y renonçant. » En récompense de sa soumission, il fut promu à l'évêché de Majorque, et le cardinal de Foix obtint l'évêché de Valence.

Ainsi se termina, le 26 juillet 1429, le grand schisme d'Occident, qui avait commencé le 21 septembre de l'année 1378, et qui avait bouleversé tous les royaumes chrétiens pendant plus de cinquante ans. Cette époque de l'histoire de l'Église est une de celles qui offrent le plus d'épisodes curieux, en ce qu'elle permet de pénétrer derrière le théâtre pontifical et d'observer les rouages qui meuvent les décors théocratiques. Tous les acteurs sacrés quittent leurs masques spirituels et se montrent avec leurs figures terrestres, ambitieux, avares, vindicatifs, débauchés, cruels ; uniquement occupés à duper les hommes, et à changer l'eau bénite en pluie d'or.

Devenu, par cette cession, tranquille possesseur de la chaire de saint Pierre, Martin s'occupa de regagner la prépondérance qu'il avait perdue, et il profita de ce qu'un congrès s'était assemblé à Lucko en Pologne, pour engager Wladislas à prendre une détermination rigoureuse contre les hussites, ses plus redoutables adversaires. Voici la lettre qu'il adressa au prince sur ce sujet : « Les grandes actions que vous avez accomplies depuis votre baptême, seigneur, et le zèle que vous avez montré pour notre sainte religion, en imposant vos croyances aux nations idolâtres, nous donnent l'espérance que vous persisterez dans la même voie, et que vous ramènerez au bercail de l'Église les chrétiens de la Bohême, que l'abominable Jean de Hus a entraînés dans le

» schisme. Songez que l'intérêt du saint-siège et celui de
 » votre couronne vous font un devoir d'exterminer les hus-
 » sites. Rappelez-vous que ces impies osent proclamer des
 » principes d'égalité; ils soutiennent que tous les chrétiens
 » sont frères, et que Dieu n'a pas donné à des hommes privilé-
 » giés le droit de commander aux nations; ils prétendent que
 » le Christ est venu sur la terre pour abolir l'esclavage; ils
 » appellent les peuples à la liberté, c'est-à-dire à l'anéantis-
 » sement des rois et des prêtres! Pendant qu'il en est temps
 » encore, tournez vos forces contre la Bohême; brûlez,
 » massacrez, faites partout des déserts, car rien ne saurait
 » être plus agréable à Dieu et plus utile à la cause des rois
 » que l'extermination des hussites. »

En conséquence des ordres de la cour de Rome, une nouvelle croisade fut prêchée contre les Bohémiens, avec promesses d'indulgences pour ceux qui prendraient les armes; mais cette expédition, qui était la sixième entreprise dans le but d'éteindre le hussisme, ne fut pas plus heureuse que les précédentes; l'armée catholique fut taillée en pièces, et la liberté triompha!

Cette fâcheuse nouvelle parvint au saint-père pendant qu'il s'occupait déjà de la nomination d'un légat qu'il voulait envoyer à Bâle pour présider un concile général et faire le procès aux hérétiques: le dépit et la colère qu'il en éprouva furent si violents qu'il tomba frappé d'apoplexie foudroyante. Sa mort eut lieu le 20 février 1431, après un règne de quatre ans.

EUGÈNE IV,

JEAN VI PALÉOLOGUE,
 empereur d'Orient.

214^e PAPE.

CHARLES VII,
 roi de France.

Élection d'Eugène IV. — Son histoire avant son pontificat. — Ses tentatives pour rétablir sa domination en Italie. — Rome se soulève contre Eugène. — Affreux supplice ordonné par le saint-père contre le moine Masius. — Concile de Bâle. — Politique de la cour de Rome. — Le duc de Milan déclare la guerre au pape. — Eugène est chassé de Rome. — Il est protégé par la reine de Naples. — Le Pape veut transférer à Ferrare le concile de Bâle. — L'assemblée se divise et forme deux conciles qui s'anathématisent réciproquement. — Eugène est déposé par le concile de Bâle. — Amédée, duc de Savoie, est élu pape sous le nom de Félix V.

Avant de procéder à l'élection d'un nouveau pontife, les membres du sacré collège, s'étant réunis en conclave, firent le serment solennel que celui d'entre eux qui serait élevé à la papauté souscrirait à l'avenir les bulles apostoliques avec cette formule: « Du consentement des cardinaux; » ils convinrent également que le pape ne pourrait donner la pourpre à aucun ecclésiastique sans leur autorisation, et qu'il partagerait avec eux tous les revenus du patrimoine de l'Église. Après quoi, le notaire recueillit les suffrages, et Gabriel Condemère, cardinal du titre de Saint-Clément, fut proclamé canoniquement successeur de l'Apôtre.